Ami du Clergé du 14-21 juillet 1938

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Sermons pour l'Assomption. — I. Marie sauvera la France, 401. — II. La divine Mère de Jésus, 403. — III. La Reine de la paix, 407.
Instructions du dimanche. — XLIV. *Pour la fête de l'Assomption :* Ce qui l'a méritée à Marie ; le bienfait qui nous en revient, 408. — XLV. *11e Dim. après la Pentecôte :* Surdité et mutisme spirituels, 410.
Courtes instructions sur le Symbole. — XLVIII. Les notes de la véritable Eglise, 411.
Pour la fête de sainte Philomène. — Son histoire, 414.
Pour une fête patronale. — Cette fête doit être un pèlerinage, 415.
Le mot sur la Sainte Vierge. — Paroles du Curé d'Ars, 416.

SERMONS POUR L'ASSOMPTION

I

MARIE SAUVERA LA FRANCE

Mes frères,

« Royaume de France, royaume de Marie », a-t-on répété souvent depuis que Louis XIII a consacré à la Vierge Mère son peuple et son pays. La Reine du ciel, dans ses apparitions si nombreuses sur la terre de France, a paru souscrire à cette affirmation si glorieuse pour nous. A vrai dire, quand on pense aux foules qui, de tous les points du monde, accourent à Lourdes, aux faveurs innombrables qu'on y reçoit, aux miracles qui s'opèrent plus encore dans les âmes que sur les corps, on est en droit de dire : « Marie n'en a point fait autant pour les autres nations. »

N'est-ce pas le moment, alors que notre pays traverse une crise si longue et si dure, de nous prévaloir de ces bontés, de ces égards particuliers, et de faire monter vers Marie des prières instantes et ferventes pour cette nation qui a mérité le titre de « fille aînée de l'Eglise » ?

I. — *Marie a donné Jésus au monde*

On pourrait distinguer, dans la vie de la T. S. Vierge, comme trois sommets où son âme s'élève à des hauteurs insoupçonnées et s'unit à la divinité, où elle est enrichie de grâces incomparables, en même temps qu'elle rayonne d'une gloire éternelle : j'ai nommé l'Incarnation, le sacrifice du Calvaire et la Pentecôte.

Dans l'humble maison de Nazareth, tout près de l'atelier où travaille Joseph, Marie reçoit la visite d'un archange ; il la salue avec un grand respect, il s'incline devant elle, il lui présente la requête du Très-Haut : depuis des siècles, Dieu a promis au monde un Sauveur ; par ses prophètes il a entretenu dans son peuple choisi l'espérance du Messie ; les temps maintenant sont accomplis, l'heure est venue d'opérer le salut du genre humain, et le Fils de Dieu a fait choix de Marie pour collaborer à cette œuvre magnifique.

Vous devinez la surprise de la Vierge. Certes, elle attendait, elle désirait le Messie promis : il y avait tant de misère sur la terre et dans les âmes surtout ! Elle l'appelait chaque jour de ses prières ; mais dans son humilité aurait-elle jamais songé à devenir sa mère ? Quelle surprise, quel honneur pour une simple femme, épouse d'un modeste ouvrier ! Et puis, elle avait une ambition, elle avait fait un vœu : elle serait toujours vierge ; comment concilier les desseins du ciel avec ce pieux désir ? Mais l'ange répond à son angoisse : « L'Esprit-Saint vous couvrira de son ombre, et le fruit sacré qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu. » Marie, rassurée, s'abandonne alors à la volonté d'En-haut : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ! »

A cet instant, le Verbe de Dieu, le Fils éternel du Père, se fait chair, il prend un corps et une âme semblables aux nôtres, dans le sein de Marie. A dater de cet instant, la Vierge de Nazareth ne vivra plus que pour son fils ; avec amour, comme toutes les mères, elle préparera les langes de celui qu'elle attend ; mais surtout, elle s'efforcera de monter chaque jour plus haut dans la vertu, dans la charité, dans l'union à Dieu, pour se rapprocher de celui qui, tout en étant le Fils de Dieu, est aussi son fils à elle.

Quand il sera né, elle l'emportera en Egypte, n'hésitant pas à s'exiler pour le soustraire à la fureur d'Hérode. Après l'avoir nourri, elle aidera et soutiendra ses premiers pas ; elle veillera à ne le laisser manquer de rien. Au retour d'Egypte, quand ils seront de nouveau à Nazareth, elle se penchera souvent sur l'enfant grandissant, en qui s'éveilleront progressivement les vertus et l'amour. Et quand, un jour, aux fêtes de Pâques, il aura disparu, oubliant sa fatigue et sans prendre de repos, elle le cherchera dans les larmes pendant trois jours et trois nuits.

Ensuite ce seront les années de l'adolescence. Comment imaginer les traits de Jésus à cet âge, ses gestes, ses paroles, ses sentiments, les conversations qu'il avait avec ses parents ? Et quand Joseph se sera endormi dans la paix du Seigneur, combien douce sera l'intimité du fils et de la mère !

Pourtant, Marie n'oublie pas ; elle sait que cet enfant si cher ne lui est que confié ; elle se souvient toujours qu'elle doit le donner pour le salut du monde. Elle a médité autrefois, au Temple de Jérusalem, dans ses années de retraite, les prophéties d'Isaïe et la Passion annoncée dans tous ses détails; si les Juifs, égarés par leurs préjugés et leurs désirs trop matériels, n'ont pas compris ces paroles étranges, il n'en va pas de même pour Marie. Et puis Siméon a annoncé, au jour de la Purification, la contradiction pour Jésus et le glaive de douleur qui transpercerait l'âme de sa mère. Enfin Jésus lui-même, à Jérusalem encore et dans la maison de Dieu, lui a dit : « Pourquoi me cherchez-vous ? Ne fallait-il pas que je sois aux affaires de mon Père ? » Marie a compris : son Fils a une mission à remplir, son devoir passera avant tout le reste.

Ainsi, Marie a reçu le Fils de Dieu, elle lui a tout donné, elle l'a mis au monde, nourri, protégé, élevé, elle l'a aimé comme jamais une mère n'a aimé son enfant; et tout cela pourquoi? Pour nous le donner, afin qu'il soit « notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption. » Ne vous semble-t-il pas avec moi, m. f., que tout ce grand amour et ce grand dévouement de Marie pour Jésus retombe sur nous, puisque il aboutit à notre salut ?

II. — *La France a besoin du Christ*

Ainsi Marie a donné Jésus au monde, Jésus qui a dit : « Je suis la lumière... Je suis la voie, la vérité, et la vie... Je suis venu apporter le feu de l'amour sur la terre... Je suis venu afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient toujours plus abondamment... Je suis venu pour sauver le monde, pour servir et donner mon âme en rédemption pour beaucoup. »

Ne croyez-vous pas que notre pays a besoin de tous ces biens pour retrouver la sagesse, l'ordre et la paix ? Regardez en effet autour de vous et réfléchissez un peu. Un malaise général se fait sentir, c'est indéniable, et c'est d'autant plus évident que tous ou presque tous, un peu plus ou un peu moins, sont touchés par la crise. Je n'insiste pas, mais je pose une question : « D'où vient-elle, cette crise? » Vous me répondrez en me citant diverses causes : manque de travail, loisirs forcés dans lesquels les vices et les jalousies grandissent, cupidité des uns, ambition démesurée des autres, prétentions exagérées, etc. Mais la cause initiale, le point de départ, l'origine du mal, la connaissez-vous ? Essayons de raisonner un peu.

Une vague d'indifférence religieuse souffle sur notre pays depuis quelque cinquante ans ; il serait trop long et hors de mon sujet d'en rechercher les raisons ; je me borne à le constater. Aujourd'hui, dans nos villes, et dans nos villages peut-être plus encore, nous avons une multitude d'indifférents ; par leurs sentiments intimes ils sont encore — beaucoup du moins — du parti des catholiques baptisés, mais par leur mauvais exemple, par leur abstention, j'allais dire par leur neutralité, ils font le jeu des ennemis de l'Eglise. « Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi, » a dit Jésus.

Etant donné cet état de choses, nous avons donc en France une foule de gens qui vivent pratiquement comme s'il n'y avait ni Dieu, ni autre vie ; plus de prières, plus d'assistance à la messe, plus de sacrements. Dans ces conditions, il leur est bien difficile d'échapper au matérialisme ; leur apostasie pratique a créé en eux un vide. Eh bien ! il faut le remplir, ce vide, sous peine de souffrance ; car l'homme raisonnable travaille pour une fin ; si ce n'est pour le ciel, ce sera pour l'argent, la gloire ou le plaisir. D'autre part, la vie éternelle, — en supposant qu'ils y croient encore, et c'est cependant mon avis, — est néanmoins par eux oubliée et présentement méconnue ; aussi je ne vois pas que l'espérance de cette vie céleste leur soit d'un grand secours ici-bas : avant tout, ils compteront sur la vie présente et voudront en tirer le maximum de rendement. Mais, à ces conditions, il n'y en aura jamais pour tout le monde : alors le bonheur appartiendra au plus adroit et au plus fort, à celui qui aura le moins de scrupules ; et c'en est fait du respect des droits d'autrui, de la justice et de la charité. Et le monde se partage en deux classes perpétuellement dressées l'une contre l'autre, les individus passant de l'une à l'autre selon leur bonne ou leur mauvaise fortune : ceux qui ont réussi et ceux qui ont échoué, les exploiteurs et leurs victimes.

Le Christ avait une autre conception de la vie et de l'argent : l'homme étant destiné à une vie éternelle, sa vie terrestre n'est pour lui qu'un court moment de son existence. De plus, chaque souffrance, chaque renoncement devient une richesse, un capital de mérites qui va chaque jour croissant ; et le bonheur du ciel et la gloire seront à la mesure des mérites de chacun ; en sorte qu'un sacrifice qui durera tout au plus quelques instants nous vaudra une augmentation de félicité éternelle. Alors, l'homme est armé pour accepter de la Providence la bonne et la mauvaise fortune, puisqu'il tire profit de l'une comme de l'autre. Pourquoi donc rêverait-il de révolution, de changement, de bouleversements ? Il a tout ce qu'il faut pour rester où Dieu l'a mis, pour y faire son devoir, content de ce que la Providence lui donne chaque jour.

III. — *Marie rendra la France au Christ*

Ainsi, m. f., le malaise dont nous souffrons a son origine dans l'indifférence religieuse ; c'est le Christ qui nous manque, c'est le Christ qu'il nous faut. Incontestablement, nous sentons le besoin d'un Sauveur, nous le désirons sans le connaître, nous l'appelons de tous nos vœux. Eh bien ! le sauveur, c'est le Christ Jésus ; il n'y en a pas d'autres dans le monde et dans l'histoire. Tout autre que lui n'apportera qu'une solution précaire, imparfaite, insuffisante, jusqu'au jour où l'on se décidera à fonder et bâtir la cité nouvelle sur le fondement de l'Evangile.

Et donc, m. f., prions Marie qui, il y a dix-neuf siècles, a donné Jésus au monde. Demandons-lui de rendre à la France sa foi et sa religion, de lui rendre le Christ et de la rendre elle-même à notre divin Sauveur.

Que nos enfants, chers objets de notre tendresse et de la prédilection de Jésus, soient défendus contre tous ceux qui voudraient arracher de leurs âmes la connaissance et l'amour de Dieu ; qu'ils apprennent au contraire de bonne heure l'histoire de Celui qui, Fils de Dieu, voulut être enfant comme eux.

Que nos adolescents, en qui s'éveillent des sentiments nouveaux, chez qui bouillonnent peut-être les passions, prennent contact par la sainte communion et la prière, par la lutte et l'effort aussi, avec le si pur adolescent de Nazareth ! Qu'en le voyant vivre dans l'Evangile, en admirant sa bonté, sa délicatesse, sa tendresse même, ils soient captivés par sa jeunesse ; qu'ils l'aiment, qu'ils s'attachent à lui, et que cette union les préserve d'un autre amour qui, en salissant leur âme, en tuant leurs forces vives, empoisonnerait peut-être toute leur vie !

Que nos grands jeunes gens et nos jeunes filles qui déjà ont à peu près doublé le cap des tempêtes, et se sentent remplis d'ardeur, d'enthousiasme, de confiance en eux et en l'avenir, étudient à fond l'Evangile. Ils ont un besoin intense d'action, de vie, de mouvement ; ils cherchent, plus ou moins consciemment, un chef à suivre, une cause à servir. S'ils se trompent, s'ils font un mauvais choix, leur vie sera gâchée, on en fera des violents, ou bien des aigris et des découragés. Qu'ils se mettent au service du Christ et de son œuvre d'amour ; leur vie sera belle, elle ne les décevra pas, ils connaîtront la joie de la victoire.

Que nos ouvriers, que tous ceux qui peinent pour gagner le pain quotidien, que tous ceux dont la condition est modeste, regardent vivre Jésus dans l'Evangile, qu'ils l'entendent parler, qu'ils méditent ses paroles ; ensuite, replaçant leur divin Modèle dans le cadre de Nazareth, parmi les outils de l'atelier, qu'ils s'efforcent de communier à ses pensées et à ses sentiments, à la paix de son âme, à la soumission de son esprit, à la confiance filiale de son cœur !

Voilà, m. f., ce qu'il nous faut demander à Marie, et cela avec d'autant plus de confiance que le travail du retour de la France au Christ est déjà bien commencé. Une élite s'est levée, en particulier chez les jeunes, pour qui Jésus n'est plus un personnage historique, mais l'âme de leur vie, l'animateur de leurs œuvres apostoliques, l'architecte de la cité nouvelle dont tout le monde sent le besoin. Et il y a en effet, à côté de cette jeunesse admirable, une inquiétude générale qui hante presque tous les esprits et qui tend à leur faire comprendre que les biens matériels ne combleront jamais les désirs de l'homme, et qu'il lui faut autre chose : on parle actuellement des forces spirituelles, et tout bas, en lui-même, plus d'un murmure un autre nom : le Christ, Dieu !

* *

Au sommet de la flèche du pavillon pontifical, à l'Exposition de Paris 1937, la Vierge tendait à bout de bras le petit Enfant Jésus. Dans ce cadre, auprès des emblèmes de deux nations étrangères et plus haut qu'eux, ce geste en disait long à qui voulait comprendre : les politiques, les gouvernements, les « mystiques », puisque ce mot est à la mode, s'affrontent et s'opposent ; au-dessus d'elles, dans la paix, la modération, la sagesse, le Christ, fils de Marie, veut rallier tous les hommes et les conduire tous au bonheur.

O Vierge Mère, penchez-vous sur nos âmes de catholiques et de Français ! Réveillez la foi qui dort, mais qui n'est point encore morte ; conduisez-nous à Jésus, afin que nous trouvions en lui le salut. Et puisque c'est du cœur de notre pays que vous avez voulu présenter aux foules accourues de partout cette grande leçon, si vous permettiez que la France donne au monde tout entier l'exemple du retour à Jésus votre divin Fils, nous en serions justement fiers et profondément reconnaissants. Ainsi soit-il.

II

LA DIVINE MÈRE DE JÉSUS

Maria, de qua natus est Iesus, qui vocatur Christus.
Marie, de qui est né Jésus, qu'on appelle le Christ.
(Mt., I, 16).

Mes frères,

A son Fils incarné ni le ciel ni la terre n'eussent compris que Dieu ait donné une mère qui ne fût pas de tout point une femme incomparable. Un sentiment profond, j'oserai dire incoercible, dans lequel il entre autant de respect que de tendresse filiale, porte donc les chrétiens à croire qu'elle devait avoir toutes les qualités naturelles et toutes les vertus. Il fallait que le Christ fût fier d'elle et que l'Humanité soit forcée de s'agenouiller devant sa perfection. Telle est la pensée, tel est le sentiment qui s'impose au croyant.

Or, ce n'est pas là une image chimérique, inventée par une piété enthousiaste et aveugle. Il est exact, il est historiquement vrai que Marie, Mère de Jésus, fut une créature incomparable et, dans tout son être, comblée par Dieu.

Elle est incomparable du premier au dernier instant de son passage sur cette terre.

Elle est incomparable, si l'on considère la grandeur et la beauté surhumaine de son âme.

Elle est incomparable dans sa mort et dans son triomphe.

Apprenons à connaître la Mère auguste de notre Dieu, figure gracieuse, mais aussi figure radieuse qui domine notre humanité, figure de la Coopératrice de notre salut éternel. Nous constaterons du même coup les raisons du magnifique triomphe que l'Eglise évoque et solennise aujourd'hui. Marie a reçu Jésus dans son sein ; Jésus aujourd'hui reçoit Marie dans son royaume. Elle lui a donné la vie mortelle; il lui donne la vie éternellement glorieuse. Elle retrouve son Fils, et son Fils l'exalte au-dessus de toutes les Puissances et de toutes les Dominations. Et c'est ce spectacle qui fait de ce jour, comme s'exprime Bossuet, « l'un des plus beaux jours de l'éternité. »

Ave, Maria !

I. — *La vie de la Mère incomparable*

Marie est incomparable du premier au dernier moment de son passage sur la terre.

Sa naissance est un miracle et son éducation se fait dans le Lieu saint. Anne et Joachim sont vieux et n'ont pas d'enfant. Ils regrettent leur stérilité ; ils se plaignent à Dieu. Un ange leur apparaît, il leur annonce la naissance d'une enfant privilégiée.

L'enfant vient au monde. Elle est appelée Marie. Elle grandit. Vers l'âge de sept ou huit ans, Anne et Joachim, avertis intérieurement de son exceptionnelle destinée, la présentent au Temple de Jérusalem. Elle va vivre là, dans l'innocence et la piété la plus ardente.

Il faut maintenant que les desseins de Dieu s'accomplissent. Le temps est venu que prédirent les prophètes, et l'heure va sonner du grand événement qui va rajeunir le monde et ouvrir aux hommes les voies du salut.

Marie a quinze ans. Elle quitte le Temple. La voilà dans le village de Nazareth. C'est une jeune fille, pareille, dit le P. Lagrange, à ces jeunes paysannes que l'on voit aujourd'hui là-bas foulant la même terre, vaquer sous le même soleil aux travaux quotidiens et puiser l'eau à la fontaine. Fille des rois déchus, elle n'est qu'une paysanne [1].

C'est là qu'elle se fiance à l'ouvrier Joseph, lui comme elle de race royale. Digne homme qui fabrique toutes sortes d'objets de bois, charpentier, menuisier, charron au besoin et qui, bientôt, en initiant Jésus à son métier, donnera à ce Travailleur divin l'occasion de libérer et d'ennoblir le travail manuel.

Alors survient l'événement le plus prodigieux de l'histoire du monde.

Marie, dans la maison de Nazareth, avait gardé ses habitudes du Temple. Elle faisait sans doute le ménage, mais en même temps elle vaquait à une perpétuelle oraison.

Un jour qu'elle priait dans un coin obscur de son étroite demeure, tout à coup il se fit autour d'elle une grande lumière.

Il n'y a pas ici à broder : nous avons dans l'Evangile de S. Luc le récit authentique et exact de ce qui se passa.

L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, auprès d'une vierge fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph

[1] Il est remarquable que c'est dans sa condition terrestre que la Vierge a choisi ses confidentes au cours

L'Ange entra chez elle et dit : « Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous. » Troublée par ces paroles, Marie se demande ce que peut signifier une telle salutation

L'Ange lui dit : « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Et voici que vous deviendrez enceinte, vous enfanterez un fils, vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et il sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père. Il règnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura pas de fin. »

Marie dit à l'Ange : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? »

L'Ange répondit : « Le Saint-Esprit viendra sur vous, et la puissance du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Aussi le saint enfant qui naîtra de vous sera-t-il appelé le Fils de Dieu. »

Marie dit : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

Aux derniers mots de Marie, le prodige s'accomplit ; la rencontre du Verbe avec l'humanité s'est opérée : Dieu s'est fait homme.

Après, c'est le voyage en Judée, c'est l'étable de Bethléem, c'est l'étoile, c'est la naissance de Jésus dans la nuit, c'est la visite des bergers et des Mages, ces scènes charmantes dont la réalité historique garde pour nous l'attrait des plus ravissantes légendes.

Mais voici arrivés les jours austères pour Celle que les siècles appelleront la Mère douloureuse, *Mater dolorosa.*

Les Mages qui, après les bergers, sont accourus adorer le Messie naissant ont regagné leur pays. Marie va, selon le commandement de la Loi, présenter au Temple son adorable Enfant. Un vieillard, — il s'appelle Siméon, et c'est un prophète, — l'accueille et voici qu'il lui dévoile son avenir : « Vous êtes sa mère, lui dit-il, un glaive de douleur vous percera le cœur ! »

La prédiction ne tarde pas à se réaliser, non pas tout entière et d'un seul coup, mais dans sa première phase. Hérode, le roi, croyant que l'extraordinaire nouveau-né menace son trône, décide de se débarrasser de lui en le tuant. Mais Joseph est averti par un ange : « Il faut fuir en Egypte ! » Il prend l'Enfant et sa Mère tremblante et les emmène sur les bords du Nil.

C'est le commencement des souffrances, le premier des sept glaives qui lui seront tour à tour enfoncés dans le cœur. Elle commence à mériter ce double titre que l'Eglise lui donnera dans les siècles : Reine des Martyrs et Notre-Dame des Sept-Douleurs !... C'est qu'il est écrit qu'il faut qu'elle ressemble à son Fils et qu'elle coopère à la Rédemption, comme Eve, la première femme, a coopéré à la chute. La vie de cette Mère comblée ne sera pas une idylle, mais un drame cruel qui ne s'interrompra que pour recommencer.

Hérode meurt. Sur un nouvel avertissement de l'ange, Joseph quitte le lieu de l'exil et vient se fixer dans la petite ville de Nazareth. Alors pour quelque temps c'est la vie délicieuse dans la paix. Jésus grandit, en taille sans doute, mais surtout en grâce et en sagesse.

Il avait douze ans environ ; c'était l'âge de le conduire à Jérusalem pour les fêtes de Pâques. Les saintes solennités passées, on dut repartir. Déjà on avait fait un assez long chemin, quand Marie et Joseph, qui croyaient Jésus dans le groupe de leurs compagnons de pèlerinage, le cherchèrent pour le ramener avec eux. Ils ne le trouvèrent pas... Il est facile d'imaginer leur surprise et leur anxiété. La pauvre mère surtout était accablée... Ils retournèrent dans la ville. Ils y errèrent, cherchant, interrogeant pendant trois jours. Ils le retrouvèrent enfin dans le Temple, assis au milieu des Docteurs de la Loi qui écoutaient, émerveillés, les questions et les réponses de cet Enfant de douze ans, plus instruit que ces hommes au front chauve et à la barbe blanche.

— « Mon Fils, lui dit doucement Marie, comment avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà trois jours que, pleins de douleur, votre père et moi nous vous cherchions. » On connaît la réponse de l'Enfant : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe d'abord des affaires de mon Père ? » Réponse profonde. Jésus affirme qu'il n'a d'autre père que Dieu même, et que ni Joseph ni Marie ne peuvent l'arrêter dans sa mission. Cette leçon nécessaire n'en fut pas moins douloureuse à la mère, qui reçut avec elle une seconde atteinte du terrible glaive.

Bientôt, l'Enfant devient un adolescent, apte au travail. Jésus œuvre avec son père adoptif, apprenti attentif, soumis, affectueux. Pour les nécessités de son intérieur, « la Vierge, comme on l'a écrit, allait puiser l'eau avec ses voisines à la fontaine. Au retour, comme toutes ses compagnes, elle faisait le repas des travailleurs selon les gestes éternels. » Ce furent là les années de détente, comme le bon Dieu veut qu'il y en ait dans toutes les pauvres vies humaines.

Quelles pouvaient bien être les conversations entre ces trois êtres, dont l'un a mérité la confiance de Dieu ; le deuxième est la femme idéale et sans tache; le troisième, le Verbe fait chair, Dieu même !

Douce et belle vie, à coup sûr, pleine de pensées célestes et de tendres effusions. Elle dura, toujours à peu près la même, jusqu'à ce que Jésus ait atteint l'âge de trente ans, travaillant toujours le bois sous les yeux de sa Mère.

Maintenant le voilà, entouré de ses apôtres, sur les routes de Galilée et de Judée. Joseph est mort, Marie suit son Enfant, son grand Enfant divin. Elle jouit de ses triomphes, mais elle souffre des ingratitudes dont il est l'objet. Et c'est encore une atteinte du glaive.

Et puis, c'est la Passion, les quatre dernières épreuves de sa douloureuse vie.

Jésus est jugé, condamné, et le voilà, la croix sur les épaules, entouré de soldats, de scribes et d'un peuple en délire, le voilà qui s'avance, butant, tombant sous le lourd fardeau, traîné sur le chemin du Calvaire. Marie a appris par la rumeur publique quel sort est réservé à son Fils. Elle va sur le chemin ; elle s'arrête à un détour, et tout d'un coup il est devant elle. Dans quel état, mon Dieu ! Il est écrasé par le lourd gibet ; il a une couronne d'épines sur le front ; son visage est tout meurtri ; à travers sa robe déchirée, on voit sa chair qui saigne. Est-ce lui ? C'est lui !...

Elle suit la foule ; elle arrive avec elle au sommet du Calvaire. Elle voit qu'on le couche sur la croix et qu'à coups de marteau les bourreaux lui enfoncent des clous dans les pieds et dans les mains. Elle voit ensuite que l'on dresse le bois et que son Jésus est élevé, suspendu sur ses blessures entre le ciel et la terre...

de ses apparitions du XIX[e] siècle : Bernadette, Catherine Labouré, les enfants de la Salette et de Pontmain

Trois heures durant, elle reste là, debout ; elle entend la voix mourante qui murmure, en s'adressant à elle : « Femme, voilà ton fils ! » puis au disciple bien-aimé : « Voilà ta mère ! »

Au bout de ces trois heures, le divin supplicié pousse un cri qui ébranle la terre et le ciel. Et tout étant consommé, il expire...

Une heure s'écoule encore. La foule, contente d'avoir vu mourir son bienfaiteur, se retire. Les ténèbres envahissent les airs ; Jérusalem est submergée par la nuit miraculeuse. Après avoir donné son coup de lance, le centurion s'en est allé, effrayé, disant : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu ! » (Mc., XV, 39). Alors les amis s'approchent, détachent et descendent le corps vide de sang, et le placent, comme sur un lit de repos, sur les genoux de la Mère. On se rend au sépulcre, on y dépose le cadavre divin, enveloppé de linges, un suaire sur le visage, et on roule la pierre, pour fermer l'entrée.

Quelles scènes atroces pour une mère, et qui osera exprimer l'excès de l'inexprimable douleur qui dut lui briser le cœur ?

Cependant, elle n'est pas au bout de ses épreuves. Jésus ressuscite, mais il monte au ciel, d'où il est descendu. Marie reste seule au foyer de S. Jean, gardant dans son cœur déchiré le souvenir et l'adoration de son Fils, pour elle comme pour tous devenu invisible. Elle sait qu'il viendra la chercher ; mais que les heures sont lentes !... Enfin elle meurt, et les apôtres confient son chaste corps au tombeau.

Tout est-il donc fini ? Non ! Du haut du ciel, Jésus veille sur la tombe de sa Mère. Nous verrons bientôt sa dépouille sainte en sortir.

Mais, avant de nous donner ce spectacle dont, en ce jour, l'Eglise s'enchante, demandons-nous qui est cette Femme, « bénie entre toutes les femmes », à qui fut réservé un tel partage.

II. — *Les incomparables vertus de Marie*

Rappelez-vous. Quand l'Archange la salua, au jour de l'Annonciation, il lui dit : « Vous êtes pleine de grâce. » Louange méritée, car elle est deux fois pleine de grâce : âme et corps ; elle est toute belle, *tota pulchra es.*

Elle est belle dans son âme. Il n'est pas une seule créature humaine, si élevée en dignité qu'elle soit apparue aux yeux des hommes, qui ait été exempte des misères morales que notre premier père charnel, Adam, nous a laissées en héritage. Tous, en naissant, nous sommes marqués du péché originel. La Sainte Vierge Marie, elle, échappe à cette loi : elle est immaculée. Cette grâce initiale la grandit au point qu'elle la constitue dans un état de perfection unique, état qui lui permet de dominer tous les troubles des sens, tous les mouvements désordonnés de la sensibilité et du cœur, toutes les concupiscences et tous les troubles de l'esprit. Elle jouira tout le long de son existence de la plus profonde sérénité.

Son premier titre d'honneur comme sa première vertu, c'est sa virginité. Elle est la Vierge par excellence, la Sainte Vierge ! Son corps est un corps angélisé, *angelificata caro*, dit un Père, et vivant au milieu d'un monde charnel, plus pur en tout son être sacré que les plus purs des anges.

Son second titre d'honneur, c'est qu'elle a aimé son Fils, et Dieu dans son Fils, comme personne ne l'a jamais aimé. Il y eut des saints et des saintes par milliers, depuis la naissance du christianisme, qui ont tout donné à Dieu, et dont l'existence entière n'a été qu'un lent et ardent soupir d'amour. Mais pas une âme de saint ni de sainte n'a aimé comme elle, ne s'est fondue en Dieu comme elle ! Ce divin amour régnait dans son cœur sans aucun obstacle et occupait toutes ses pensées ; il allait de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par soi-même, de telle sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection que la terre n'était plus capable de le contenir. Quand la Vierge mourra, elle mourra d'amour !

Et voici ses autres titres. Si étonnamment privilégiée et sainte, elle demeure, malgré tout, la plus douce et la plus humble des femmes.

Douce et bonne, elle l'est au point qu'elle s'intéresse à des gens de rencontre qu'elle connaît à peine, et intercède auprès de son Fils tout-puissant pour les tirer d'un simple embarras et d'une passagère humiliation. C'est aux noces de Cana. Le vin vient à manquer aux convives des jeunes mariés. Elle s'approche de Jésus : « Voyez, dit-elle, ils n'ont plus de vin. » Jésus, avec sa plus douce voix, lui dit d'attendre, mais elle sait qu'elle est déjà exaucée. Et en effet, quelques minutes plus tard, le vin, le meilleur vin prenait la place de l'eau dont les servants avaient rempli les six urnes de pierre sur l'ordre de son Fils bien-aimé.

Humble et effacée, elle l'est au point que l'Evangile ne rapporte d'elle que ces quelques paroles aux noces de Cana et sa sublime réponse de l'Annonciation à la demande de l'ange : « Je suis la servante du Seigneur. » Elle est extraordinaire et ne fait rien d'extraordinaire. Toute sa vie terrestre elle est dans l'ombre. Les apôtres font des miracles ; elle n'en fait pas. Elle vit, souffre et meurt simplement et ne triomphe qu'en sortant du tombeau, emportée au ciel par les anges. Invulnérable au péché, elle est l'Innocence, la Grâce, la Beauté morale pure.

Elle est tellement vertueuse qu'elle est la Vertu même. Elle est l'âme la plus évangélique, à la hauteur de l'Evangile avant même que son Fils ait prêché l'Evangile. Jamais cœur ne fut plus pur ; jamais créature humaine ne fut plus aimable. Les rudes lois des *Béatitudes*, elle les a suivies : elle a été pauvre et détachée des biens terrestres, elle a pleuré, elle a souffert pour la justice, elle a été persécutée dans son Jésus calomnié, flagellé, battu, tué !

Elle est courageuse jusqu'à l'héroïsme quotidien. Elle fait le long voyage de Bethléem, jeune femme dans les conditions que l'on sait. Elle travaille à Nazareth dans la pauvreté, avec les préoccupations des ménagères dont les ressources sont des plus réduites...

Tout cela révèle la beauté de son âme. Mais elle s'élève plus haut : elle a la suprême beauté et le suprême mérite d'une souffrance qui surpasse tous les martyres.

Ornée de tous les dons de la nature et de la grâce, la Mère de Jésus, si elle n'avait pas souffert, aurait pris pour nous l'aspect d'une sorte de déesse plus pure que les déesses du paganisme antique, mais aussi loin de nous. Nous aurions senti que, trop privilégiée, elle n'était pas de notre race. Nous l'aurions admirée ; aimée, chérie ? non, parce que trop lointaine.

Mais elle a souffert, et sa souffrance l'a rapprochée de nous. La souffrance est tombée sur ses

épaules comme une croix invisible, en même temps que son Fils, échappé à son sein virginal, est tombé dans ses bras. Jésus, dès sa tendre enfance, fut pour elle un sujet d'alarmes. Il faillit être assassiné par les soldats d'Hérode ; il fallut l'emmener en exil dans l'Egypte idolâtre. Puis il fallut en revenir, craindre de le perdre, car elle savait qu'une destinée terrible l'attendait ; et elle trembla, sur la route de Jérusalem, du tremblement éperdu de la mère qui ne sait ce qu'est devenu son enfant. Elle l'a vu, pendant de longues années, travailler de ses mains comme un pauvre ouvrier qu'il voulait être ; elle l'a suivi sur les chemins de la Galilée et de la Judée, pendant les jours si agités de son rude apostolat ; elle l'a suivi pendant sa Passion, jusqu'au Calvaire. Là, ce n'est plus seulement la souffrance qu'elle endure, c'est le martyre !

Enclose et enserrée entre les deux *Fiat*, celui de la Salutation de l'ange et celui du Calvaire, toute sa vie est faite d'une force morale qui va jusqu'à l'héroïsme de tous les jours, de toutes les heures.

Aux heures tragiques de la Passion de son Fils, Marie était dans la ville, essayant de se rapprocher de la Victime divine promise à la mort. Elle connut les accusations impudentes, elle entendit les rires et les cris féroces de la foule, elle vit la Sagesse de Dieu assaillie de railleries et d'injures, et peut-être apercevait-elle, plus loin, dans le recul des âges, une autre foule, fanatisée, la foule des impies qui, chaque siècle, se lèveraient pour renouveler tant de scènes atroces.

Quand Jésus condamné partit pour le supplice, elle vit les bourreaux apporter la lourde croix et la lui jeter sur l'épaule droite. Elle vit le cortège se former et se mettre en marche. Elle vit son Jésus se traîner sous son lourd fardeau, en avant des deux larrons qui, eux aussi, portaient le gibet sur lequel ils allaient aussi mourir. Un moment, elle est près de lui dans la foule. Elle s'élance ; on la retient, elle ne peut qu'échanger un regard avec son Fils. Elle suit alors, dans le brouhaha des vociférations, la procession effrayante. Elle la suit hors de la ville ; elle la suit dans la montée du Calvaire ; elle s'arrête avec elle au sommet, et puis c'est la chose atroce : Jésus est couché sur le bois, des marteaux enfoncent des clous dans ses mains et dans ses pieds, chaque coup retentit dans le cœur de la Mère. On relève la croix, le supplicié apparaît nu, car on lui a enlevé tous ses vêtements, nu comme un homme écorché vif : elle le regarde à travers ses larmes. Il agonise ; elle agonise moralement avec lui. Autour d'eux, la rumeur hostile et les blasphèmes grondent et tourbillonnent. Il meurt ; il semble à Marie qu'elle meurt aussi. Elle eût dû défaillir, elle resta debout et veilla son cher mort, jusqu'à ce qu'on eût déposé son cadavre dans la caverne et roulé le rocher devant la porte...

Tel fut son martyre dans ces heures de crime et d'épouvante. Le glaive prédit par Siméon, un glaive aux deux tranchants aiguisés, a bien plongé dans son cœur, le déchirant, le transperçant de part en part. Malgré tout, pleinement soumise aux volontés éternelles, elle en accueille la dureté avec une résignation égale à son épreuve. Sublime modèle pour toutes les âmes qu'une grande souffrance torture...

Dites-moi maintenant, m. f., quelle récompense, après une telle vie et pour prix de telles vertus, la justice et l'amour de Dieu, — d'un Dieu qui est son Fils, — doit à une pareille créature !

III. — *L'incomparable récompense*

La récompense, Marie la reçoit en ce jour.

Après l'Ascension de Jésus au ciel, elle vécut encore quelque temps sur la terre, dans la compagnie de S. Jean qui fut son gardien et son soutien fidèle. Mais, corédemptrice du genre humain, il fallait que, comme le Rédempteur, elle passât les portes de la mort et connût le tombeau. Elle attendit ; l'heure vint. On la vit alors, le visage illuminé par l'amour, s'endormir paisiblement du grand sommeil, et les Apôtres, pieusement, déposèrent dans un sépulcre son corps virginal que l'âge n'avait pas flétri.

Combien de temps y demeura-t-il ? Trois jours, comme le corps de son Fils crucifié ? Plus? Moins? Ni l'Evangile, ni les Actes des Apôtres ne nous le disent. Ce qui est sûr, c'est qu'à l'aurore du jour où nous sommes, le prodige de la Résurrection finale s'accomplit pour elle.

Avant de quitter Jérusalem et de partir pour les différentes régions du monde échues à leur apostolat, les Apôtres s'étaient réunis pour prier une dernière fois près de la tombe qui, pour eux, était la tombe de la plus chère des Mères.

Sous les arbres noueux inclinant leur ramure,
Dans l'ombre où le corps reposait,
Ni frôlements, ni vols d'oiseaux, pas un murmure,
Tout semblait mort et se taisait.

Ils pleurèrent tout bas l'affreux exil terrestre !
« Pitié ! » disaient-ils, quand soudain
La vie universelle, ainsi qu'un vaste orchestre,
Eclata par tout le Jardin !...

Tout à coup, s'échappant de la tombe fermée,
Sans brisement et sans effort,
Se dresse aux yeux de tous la Vierge bien-aimée,
Tel Jésus vainqueur de la Mort !

Elle bénit les Apôtres de son Fils, puis ses bras s'ouvrent et s'étendent, et la voilà doucement emportée dans le ciel, au milieu d'un cortège d'anges, arrachée à la terre par la force invincible qui l'attire. Elle suit dans l'espace des chemins inconnus et arrive à la porte du Paradis.

Le reste ne peut se décrire. Pour peindre la rencontre de ce Fils avec cette Mère, pour exprimer leurs sentiments réciproques et les gestes par lesquels ils furent traduits, pour donner une idée des fêtes du ciel au couronnement de cette Reine des anges et des hommes, il faudrait avoir plus que du génie, plus que de la sainteté, même la plus haute ; il faudrait en avoir été témoin et posséder, au surplus, un don de parole inouï. Pour moi, je ne puis que balbutier des mots, de pauvres mots qui, sans rien défigurer, n'expriment qu'un pâle reflet de cet événement d'une grandeur et d'une beauté ineffables.

Vous étiez parvenue, ô divine Mère, dans ce royaume qui comprend l'Eglise sur la terre et tout ce que le ciel contient de vie et de splendeur. Surprise de tels honneurs, dans votre humilité persistante, vous voilà près du Père, près de cet Esprit-Saint qui plana sur votre virginité, près de ce Fils dont vous fûtes le premier amour, qui pour le salut du monde vous a associée à ses douleurs, mais qui désormais vous possède et vous fait partager sa gloire et son bonheur !

Cette fois, Marie n'est plus seulement « pleine de grâce », elle est, comme je le disais en commençant,

« pleine de toutes les grâces ». Déjà, en cette vie, sa beauté était sans égale : elle était plus belle qu'Eve, la première femme sortant des mains de Dieu ; plus belle que Sara et que Rachel, qu'Esther et que Judith, plus belle que toutes les héroïnes que l'Ancien Testament a rendues immortelles. Ainsi l'envisagent la Tradition et l'amour des chrétiens ses fils, qui l'appellent la Mère admirable, *Mater admirabilis,* la Vierge brillante et pure comme l'Etoile du matin, *Stella matutina,* enfin les conceptions de nos artistes, poètes, peintres et sculpteurs. Mais depuis l'Assomption, nous sentons qu'elle doit être et qu'elle est l'admiration du ciel. Nous le savons, au surplus, par les révélations des saints et des saintes que sa vue a jetés en extase. C'est ainsi que le jour où fut présentée à sainte Bernadette la statue de la Vierge de Lourdes que, sur ses indications, un grand artiste avait sculptée, la Voyante, le voile tombé, se mit à pleurer, en disant : « Elle était plus belle ! » On lui montra alors le portrait des femmes les plus admirées de ce temps : « Non, dit-elle, en son naïf langage de paysanne, elles ne savent pas *y faire* comme elle ! » En vérité, la Vierge Marie est incomparable dans sa vie, dans ses vertus et dans son triomphe !

* *

En terminant ce discours, laissez-moi, bien-aimés frères, vous inviter à lever les yeux vers ce mystérieux monde d'En-haut où nous croyons, où nous savons que la Sainte Vierge demeure et règne près de son divin Fils. Cette place, elle l'a méritée, comme je viens de vous le montrer, par sa vie, par ses vertus, par sa beauté qui est, avec sa grandeur ineffable, l'une de ses innombrables grâces. Elle nous a adoptés au pied de la croix ; nous sommes les enfants de ses douleurs. Au ciel, elle ne nous oublie pas. Prête à nous secourir, elle pense à nous, elle s'incline vers nous ; elle pense à notre Pays, qui lui a été consacré et par elle tant de fois visité, et elle s'incline vers lui.

Prions-la de nous obtenir l'inestimable grâce d'imiter ses vertus, de nous protéger et de nous garder de tout mal, de nous aider à bien vivre et à bien mourir.

Prions-la pour la France dont elle est la Reine officielle depuis trois siècles, et demandons-lui de nous assurer la Paix en ces jours où, de tous côtés, apparaît, menaçant, le visage atroce de la Guerre. Avec plus de ferveur que jamais, unissons nos louanges à celles des Esprits célestes et de tous les élus. Ainsi soit-il.

III

LA REINE DE LA PAIX

Mes bien chers frères,

Le 5 mai 1917, Benoît XV, le Pape d'alors, ordonnait que l'on insérât aux Litanies de la Sainte Vierge cette invocation : « *Reine de la Paix, priez pour nous !* » On était en pleine guerre ; il s'agissait d'obtenir du Bon Dieu, par l'intercession de Marie, la cessation de l'horrible tuerie.

Depuis une vingtaine d'années, la guerre est finie; mais l'invocation est demeurée. C'est que, m. f., nous avons toujours besoin de la Paix, bienfait immense, bienfait si grand que l'Eglise veut (l'avez-vous remarqué ?) qu'au cours du saint sacrifice nous disions souvent à Dieu : « Seigneur, donnez-nous la paix ! » — bienfait si grand que ces mots « la Paix » résument tout le paradis : est-ce que, quand nous prions pour nos chers défunts, nous ne disons pas ceci : « Qu'ils reposent dans la Paix ! *Requiescant in pace* » ?

La Paix ! nous en avons besoin pour nous-mêmes, pour nos foyers, pour la France.

I

On raconte dans la vie d'un grand poète italien, dont vous connaissez au moins le nom, Dante, qu'il se présenta un jour, fatigué, désabusé, peut-être découragé, à la porte d'un couvent. Au Frère qui, étant venu ouvrir, lui demandait : « Mais que cherchez-vous donc ici ? » il répondit simplement : « La Paix ! »

Que de fois nous nous sentons écrasés sous le poids de tous les fardeaux qui pèsent sur nos faibles épaules : les souffrances de toutes sortes, physiques et morales ; du corps, de l'esprit et du cœur; les deuils, les déceptions, les trahisons ; les hypocrisies, les mensonges et les calomnies d'un monde détraqué, au milieu duquel nous sommes obligés de vivre !

Que de fois, plus souvent peut-être, ne sommes-nous pas lassés de nous-mêmes, de nos faiblesses et de nos impuissances en face de la tentation et des mille dangers qui menacent notre âme !

Comme nous avons besoin que la Vierge vienne à notre secours et nous obtienne la Paix !

Elle le veut, car elle sait, pour l'avoir subie sous toutes ses formes, ce qu'est la souffrance. Et si elle ignora — Immaculée — le péché, nous savons qu'elle est le « Refuge des pécheurs ». Toujours, elle a su garder en elle-même la « Paix de Dieu ». Qu'elle daigne nous la communiquer !

II

Qu'elle la donne aussi à nos foyers !

Nous n'imaginons pas que ce souhait — cette prière — soit inutile, quand, chaque jour, en ouvrant notre journal (puisque nous avons, de plus en plus, cette mauvaise habitude), nous apprenons, avec un luxe de détails dont nous nous passerions bien, de nouveaux drames familiaux.

Des choses horribles !... Des époux qui s'entre-tuent !... Des pères, des mères sans entrailles qui osent martyriser leurs pauvres gosses !... Des fils, des filles qui n'hésitent pas à donner la mort à ceux qui leur ont donné la vie !... Comme quoi, pour le dire par manière de parenthèse, quand disparaît la religion, tout disparaît, à commencer par la conscience et l'affection.

Mais, sans aller jusqu'à ces extrémités, ne voyons-nous pas souvent, dans une foule de foyers, régner le plus déplorable désaccord, parce que l'on n'a pas su ou pas voulu les fonder sur la même foi, parce qu'on n'y partage pas les mêmes idées, parce qu'on ne sait pas faire en sorte que les caractères s'y harmonisent? Alors, puisqu'on ne réussit pas à s'entendre, c'est la lutte, et, de guerre lasse, on s'en va, père, mère, enfants, chacun de son côté !

Ah ! que ne regarde-t-on vers le Foyer de Nazareth ! On y apprendrait l'oubli de soi qui engendre la Paix. On y verrait une femme, une femme du peuple, épouse et mère, vivant dans la plus grande simplicité, se donnant sans rien attendre en retour, soumise à ceux qui ont le droit de commander, accomplissant son devoir de chaque jour, allant puiser de l'eau à la fontaine, moulant le blé à l'aide de

son petit moulin familial, cuisant le pain gagné, à la sueur de leur front, par Joseph et par Jésus...

Elle méritait sa suprême récompense ici-bas (elle n'en demandait pas d'autre) : le sourire de gratitude qui, chaque soir, éclairait pour elle le visage de son époux et de son Fils.

Voilà la paix du foyer. Que Marie l'obtienne aux nôtres, à tous les nôtres, — sans oublier ce foyer élargi, qui devrait être cher à tous, et qui s'appelle la paroisse...

III

Sans oublier, non plus, cet autre, plus large encore et très cher aussi : la Patrie.

Elle le doit. La France, c'est son pays. Est-ce que l'Eglise ne nous l'a pas donnée (2 mars 1922) comme première Patronne, et donc comme première Protectrice ?

Elle ne faisait, d'ailleurs, en somme, que constater un fait historique. Il suffit de prononcer des noms chargés de sens : Lourdes, La Salette, Pontmain et tant d'autres où la T. S. Vierge a donné à notre Patrie la preuve de son amour et de sa puissance.

Nous allons le lui rappeler, ce soir, en renouvelant notre consécration nationale de chaque année.

Qu'elle obtienne donc à la France la paix tant désirée, — à l'intérieur et à l'extérieur.

A l'intérieur. Je ne me pardonnerais pas de faire une incursion intempestive dans le domaine de la politique. Ce n'est pas le lieu ; et ce n'est pas mon rôle. Mais je puis bien dire que tous les Français qui réfléchissent, quand ils s'endorment, le soir, se demandent s'ils ne se réveilleront pas en pleine guerre civile, et si les horreurs qui désolent un pays voisin ne désoleront pas le leur. Certains prétendent que cela ne peut pas arriver chez nous. Ah ! m. f., les mêmes causes, toujours et partout, produisent les mêmes effets ! Nous avons les causes : fasse la Reine de la Paix que nous soient épargnés les effets !

A l'extérieur. Malgré la tranquillité apparente, tout le monde convient qu'une étincelle suffirait à mettre le feu aux poudres.

De grands rassemblements d'anciens combattants ont lieu périodiquement à Lourdes. 100.000, 200.000, ils viennent, de tous les pays alliés ou hier ennemis, à Massabielle. Ils demandent à la Mère commune d'avoir pitié de la famille humaine, et d'intervenir avec son amour, avec sa puissance, pour qu'il n'y ait plus de tuerie et plus de sang, pour qu'il n'y ait plus de guerre fratricide !

Imitons ces chevaliers modernes ; adressons-nous à Notre-Dame ; ne passons pas un jour sans lui dire, de toutes nos forces, de tout notre cœur : « O Reine de la Paix, priez pour nous ! » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XLIV

Pour la fête de l'Assomption

CE QUI L'A MÉRITÉE A MARIE ;
LE BIENFAIT QUI NOUS EN REVIENT

Mes frères,

L'Assomption, c'est l'élévation suprême de la créature humaine en la personne de la T. S. Vierge. Le mot de Marie se vérifie pleinement pour elle aujourd'hui : elle est exaltée par-dessus toutes les créatures parce qu'elle a été la plus humble, *exaltavit humiles ;* et elle devient la plus puissante, parce qu'elle a attribué à Dieu les grandes choses accomplies en elle : *fecit mihi magna qui potens est.*

Cette élévation glorieuse, arrêtons-nous à considérer comment Marie l'a méritée par elle-même et quel bien nous avons à en attendre.

I

Ce qui donne une valeur à la véritable gloire, c'est le mérite qu'elle suppose. L'incomparable exaltation de Marie en ce jour ne s'explique que par son inégalable sainteté. Nous voyons aujourd'hui réunis pour son triomphe Dieu, les anges et les hommes : Dieu qui l'a voulu, les anges pour y concourir, les hommes pour y applaudir. La condition qu'elle a adoptée ici-bas lui a valu son exaltation de la part de Dieu; la haute vertu qu'elle a pratiquée lui a valu son exaltation de la part des anges ; la mission dont elle a été investie lui a valu son exaltation de la part des hommes.

Disons quelques mots de chacun de ces trois aspects.

1° Quelle a été la condition de Marie sur la terre? Ce fut la condition des humbles, des petits, des pauvres, c'est-à-dire celle qui anéantit, autant que faire se peut, une créature devant Dieu, qui affirme Dieu en se niant en quelque sorte elle-même, mais que Dieu s'est engagé à relever, puisqu'il se plaît à exalter les modesties qui s'effacent.

Marie était fille des rois d'Israël, le plus beau rejeton de la très noble lignée de David ; mais c'est en raison de ce qu'elle abandonnera de la gloire humaine qu'elle méritera la gloire divine. Son Assomption est comme la réponse à l'abdication qu'elle a faite d'elle-même. L'humilité est une de ces vertus qui intéressent directement Dieu et qui sont un hommage à sa suprême Majesté. Elle est le mode parfait de l'adoration qui a Dieu seul pour objet, et voilà pourquoi c'est Dieu qui a décrété d'élever Marie jusqu'aux hauteurs suprêmes du royaume céleste, *ad cœlestia regna.*

Ce nous est une invitation, un encouragement à nous faire humbles nous-mêmes, car Dieu s'est obligé à nous exalter, nous aussi, en raison de nos abaissements volontaires.

2° Après l'Etre souverain, la plus parfaite des créatures a dû s'intéresser au triomphe de Marie, parce que Marie a mérité d'être sa reine. Le premier attribut de l'ange, attribut que le langage populaire a consacré, c'est la pureté ; et la Vierge des vierges, à cause de sa pureté idéale, obtient les louanges des esprits célestes.

N'est-il pas vrai que la vie de Marie a été plus que la vie d'un ange, qu'elle a dépassé la perfection angélique de toute la vertu que nécessite la virginité dans un corps mortel ?

Aussi bien l'Assomption de notre divine Mère se fait par le ministère des anges. Leur empressement autour de Marie pour se faire en quelque sorte son trône vivant en même temps que sa cour, empressement si bien traduit par Murillo, leur zèle à entourer le corps spiritualisé de notre Mère, nous dit éloquemment quelle société, quelle protection, quelle intimité et quelle affection nous vaut chez les esprits célestes cette vertu qui immole la chair pour angé-

liser la vie. Si l'impureté nous livre aux vers de la terre, la pureté nous livre aux anges du ciel.

Prions-les de nous garder pendant l'exil contre les défaillances de la chair et de nous emporter un jour dans l'éternelle Patrie !

3o Avec Dieu et avec ses anges, nous voyons l'humanité entière prendre part à l'Assomption de Marie. Voilà dix-neuf siècles qu'elle l'acclame, la bénit, la salue du titre de *Reine* et justifie la prophétie de l'auguste Vierge : « Toutes les générations me proclameront bienheureuse. » Comment la terre n'aurait-elle pas fait écho aux ovations qu'elle a reçues au ciel ? Marie n'a-t-elle pas, comme son Fils, passé parmi nous en faisant le bien ? N'a-t-elle pas eu pour mission d'être la Corédemptrice du genre humain ? Pour nous n'a-t-elle pas vécu et souffert ? Son premier titre, après celui de Mère de Dieu, ne fut-il pas celui de Mère des hommes ? Elle nous a tant aimés ! Dieu a versé dans son cœur pour nous tant de flots de tendresse !

Nous aussi nous l'aimons, et sa maternité n'a pas cessé de faire battre nos cœurs depuis notre berceau au Calvaire. Partout elle est invoquée, partout on retrouve son image, partout on lui dresse des autels, on lui élève des sanctuaires. Depuis le jour à jamais glorieux où elle a pris le chemin de la Jérusalem céleste, l'Eglise n'a qu'une voix dans l'espace et dans le temps pour redire cette grande et exceptionnelle canonisation de Marie : « *Assumpta est Maria in cœlum... Maria virgo assumpta est.* » C'est ainsi que l'humanité reconnaît la bonté, la charité, la tendresse, le dévouement de cette Mère que Dieu lui a donnée en Marie.

Imitons la T. S. Vierge, en ajoutant notre charité à celle du Sauveur et à la sienne, pour obtenir aux pauvres pécheurs la grâce et le salut, et nous partagerons un jour son assomption.

Nous venons de voir comment Marie a mérité la gloire qui lui a été attribuée ; il nous reste à dire le bien qui en résulte pour nous.

II

Le triomphe de Marie dans lequel Dieu, les anges et les hommes ont leur part, rejaillit sur nous en un triple bienfait : ce qu'elle a reçu de Dieu, elle l'emploie en un crédit tout-puissant en notre faveur ; ce qu'elle a reçu des anges devient entre ses mains un règne tout de protection ; ce qu'elle a reçu des hommes nous revient en une prédestination pleine d'espérance.

1o Les honneurs réellement incomparables que Dieu décerne à la T. S. Vierge donnent la mesure du crédit qu'il lui accorde, et nous connaissons trop son cœur de Mère pour douter qu'elle n'use de ce crédit pour le bien et le salut de ses enfants. Ainsi intronisée au ciel, elle a le droit d'intercéder auprès de son divin Fils, avec la toute-puissance de sa prière, comme son divin Fils intercède auprès de son Père, et c'est ce droit que nous invoquons quand nous appelons Marie notre *avocate*, nom dont on appelle Jésus-Christ lui-même. Dans sa gloire, elle dispose mieux encore de son Fils que sur le Calvaire et à Cana. Elle est là, sur la première marche du trône divin, représentant l'humanité avec tous ses titres à la miséricorde et à la libéralité du Très-Haut. Dieu l'a honorée de son pouvoir afin qu'elle nous vienne en aide avec son maternel amour.

Pauvres exilés que nous sommes, sans cesse menacés par le cruel Aman qui nous voudrait esclaves de ses volontés, associés à sa révolte en attendant que nous le soyons de sa réprobation, invoquons la céleste et toute-puissante Esther. L'immortel Assuérus lui donne part à son empire en vue de notre salut. Qu'elle parle en notre faveur, qu'elle expose notre détresse, et le divin Roi nous viendra en aide.

2o En concourant à l'apothéose de Marie, les anges se sont mis à ses ordres. Ils se constituent ses ministres comme ils le sont du Très-Haut, puisqu'elle participe à sa puissance.

C'est elle qui a écrasé la tête de l'ange rebelle, et depuis, les légions de la milice céleste marchent sous ses étendards. Devenue notre Providence, elle dispose des messagers de la grâce et les convie à notre secours dans tous les périls de notre vie.

C'est par eux qu'elle combat pour l'Eglise, qu'elle a raison des hérésies et qu'elle conjure tous les genres de fléaux qui menacent le monde chrétien.

Reine des anges, ô Marie, vous avez donc au ciel une armée pour protéger et défendre votre famille de la terre. De cette famille, il est une portion qui a un très pressant besoin de votre puissante intercession et qui semble y avoir un droit tout spécial, parce qu'elle vous a été attribuée particulièrement comme une partie de votre royaume terrestre : c'est notre pays, c'est la France. O Reine, dans les circonstances angoissantes où elle se trouve, au milieu des terribles assauts que lui livrent les puissances infernales, ne nous délaissez pas ; défendez-nous, protégez-nous, sauvez-nous !

3o M. f., ce que je viens de dire nous fait assez comprendre en quoi consiste le pouvoir que l'humanité a reconnu à Marie en la proclamant sa Souveraine. Ce n'est que le pouvoir de l'amour, l'autorité d'une mère qui n'a besoin que de dévouement à sa famille. Plus nous honorerons Marie et ferons écho aux voix célestes pour reconnaître son empire sur nous, et plus nous nous assurerons le bonheur, la paix en nous assurant la grâce qui en est la source.

On l'a dit bien souvent : la dévotion filiale envers Marie est l'un des premiers signes de prédestination : un serviteur de Marie ne peut pas périr. L'histoire et la doctrine de l'Eglise le proclament unanimement. S'il n'est pas sanctifié, Marie lui obtiendra la grâce de la pénitence finale avant l'heure dernière.

* *

Il y a donc bien lieu, m. f., de répondre à l'invitation de l'Eglise : *Gaudeamus in Domino.* Réjouissons-nous pour Marie ; soyons heureux de toute la puissance dont elle a été investie. Réjouissons-nous aussi pour nous-mêmes, puisque Marie profite si généreusement de ses prérogatives en notre faveur. Aux dévotions nouvelles envers elle, ajoutons des vertus nouvelles aussi ; et de nos sentiments, de nos œuvres, tressons à notre Reine la couronne qu'elle préfère à toutes les autres, la couronne de l'imitation ; apportons-lui l'hommage qui lui est le plus agréable, celui d'une vie sainte, celui qui nous servira de carte d'entrée dans le séjour de l'éternelle gloire, où nous régnerons à jamais avec elle. Ainsi soit-il.

XLV

11e Dimanche après la Pentecôte

SURDITÉ ET MUTISME SPIRITUELS

Mes frères,

S'il est des maladies ou des infirmités de formes récentes, inconnues des temps anciens et dues à diverses causes naturelles, s'il en est de spéciales à certaines contrées, à certains climats, il en est d'autres qui de tout temps et dans toutes les régions du monde ont affligé la pauvre humanité, maladies organiques ou infirmités congénitales.

Celle dont l'évangile de ce jour relate la guérison est l'une de ces dernières. Il s'agit d'un homme privé en naissant de l'ouïe et de la parole. On l'a amené à Jésus avec prière instante de lui imposer les mains : ce qui était le geste familier aux prophètes pour opérer des miracles ; et nous venons de voir le Sauveur humecter de sa salive les oreilles et les lèvres de l'infirme avant de lui donner l'usage de ses sens.

Cet homme représente l'humanité telle que Notre-Seigneur l'a trouvée à sa venue : sourde aux paroles du salut et impuissante à louer Dieu. Il lui a apporté le remède ; mais il est combien d'âmes qui, par leur faute, demeurent atteintes de surdité et de mutisme ! Afin de ne pas être de celles-là, voyons comment on peut contracter cette triste infirmité.

I. — *La surdité*

La surdité spirituelle se présente sous diverses modalités.

1o On peut être sourd *à la voix de la conscience*. Ce sens intime est l'organe en chacun de nous de la volonté divine, l'oracle qui nous fait connaître, tout le long du jour, dans chaque cas particulier, ce que Dieu nous ordonne ou nous défend, l'avertisseur qui nous signale le bien à faire, le mal à éviter. Voix d'En-haut, elle veut être écoutée, comme doit l'être celle d'un père, d'un maître, d'un législateur. On lui est sourd lorsqu'on lui impose silence en raison de son importunité, lorsqu'on la fausse en lui faisant dire le contraire de la volonté divine dont elle est l'écho, lorsqu'on étouffe ses reproches ou que l'on méconnaît ses arrêts. C'est toujours un grand malheur et une source de maux que de détourner la conscience de sa fin.

Les suites en sont incalculables, quand la conscience, non plus privée, mais sociale, résultante de la mentalité du grand nombre, est ainsi violentée. Les notions morales sont confondues ; on en arrive à ne plus distinguer le bien du mal, le vrai de l'erreur, le juste de l'injuste ; les digues du vice sont rompues et la corruption se donne libre cours. La société va à la dérive comme un navire sans boussole ou sans pilote.

2o On peut être sourd *aux commandements de Dieu et de l'Eglise*. La lâcheté ou l'indépendance humaine trouve tant de manières de tourner la loi ; on colore si habilement du nom de raisons ce qui n'est que prétextes ou faux-fuyants ; on se persuade si facilement que tel précepte gênant n'oblige pas ou que l'obligation n'en est pas si rigoureuse !

3o On peut être sourd *aux sollicitations de la grâce*, qui nous excite au travail, à l'effort, à l'action catholique, au sacrifice. On est porté à vivre de routine, à aller de vitesse acquise ; on regarde à sortir de ses habitudes, à contrarier ses goûts et ses aises, à se faire la moindre violence, à s'imposer la plus petite gêne en matière spirituelle ; ou bien on ferme les yeux sur ses défauts, afin de n'avoir pas à les combattre ; on ne veut pas reconnaître ses torts ou ses manquements, de peur d'avoir à les réparer.

4o On peut être sourd *aux cris de la misère*, aux prières de l'orphelin sans ressources, aux appels de détresse de l'ouvrier sans travail, du vieillard sans asile, du malade ou de l'indigent dénué de tout. Que nous ne puissions porter secours à tous ceux qui sont aux prises avec la souffrance, avec la privation, avec l'adversité, c'est de toute évidence ; mais nous devons venir en aide, dans la mesure de notre superflu, et parfois même sur notre nécessaire, à ceux qui vivent plus près de nous et que nous savons être dignes d'intérêt et ne pas faire de la pauvreté une industrie, comme une sorte de profession. Que l'amour du bien-être et du confort ne ferme pas notre oreille à la pitié, à la compassion.

5o Enfin, on peut être sourd *aux appels des grandes œuvres catholiques*. Le temps, les circonstances, les conditions sociales, les progrès de la religion ont créé des situations nouvelles et ont par là-même suscité des œuvres multiples et aussi engendré de plus grands besoins d'assistance (la nomenclature en serait trop longue), si bien que le budget de la charité catholique va grossissant de jour en jour. Il est impossible de soutenir toutes ces créations ; il appartient à chacun de subvenir plus ou moins à celles qui apparaissent les plus nécessaires, les plus urgentes.

Ce qui importe, c'est qu'on ne reste pas volontairement indifférent à toutes ces voix qui s'élèvent audedans de nous ou du dehors, afin de ne pas mériter l'application du reproche du Psalmiste : « Ils ont des oreilles et ils n'entendent pas. »

II. — *Le mutisme*

Venons maintenant au mutisme spirituel.

1o Muets sont ceux qui négligent d'*affirmer leur foi*, de faire acte de croyants dans une société qui ne craint pas, elle, de mépriser Dieu, de mettre en doute la divinité de Jésus-Christ, de la religion, de l'Eglise, qui se fait l'écho d'inepties, de préjugés, d'objections cent fois réduites à néant. Le silence de la part d'un catholique est alors une véritable trahison, une lâche désertion, qui semble donner raison aux incrédules et les encourage dans leurs positions. C'est toujours le rôle d'un fils — et un devoir sacré — de prendre la défense de son père et de sa mère, surtout lorsqu'ils sont accusés injustement.

2o Muets sont ceux qui omettent de *protester* contre la violation du droit, de sauvegarder l'innocence, de venger l'honneur outragé, de flétrir l'iniquité triomphante. Le droit, l'innocence, l'honneur, la justice sont un bien commun, un patrimoine que nous tenons de Dieu, de N.-S. Jésus-Christ, et qu'il ne nous est pas permis de laisser dilapider, que partout nous devons défendre par tous les moyens. On serait coupable de se taire devant les atteintes portées à ce capital de l'humanité.

3o Muets sont ceux qui n'ont pas le courage de *combattre l'impiété* sous toutes ses formes et à tous ses degrés, qu'elle s'affirme d'une manière ouverte ou qu'elle s'insinue sournoisement sous le masque d'un semblant de respect de la religion. C'est un devoir, en effet, de ne pas laisser prescrire ou simplement s'accréditer l'erreur, l'injustice, le mal. Si les mé-

chants n'avaient point rencontré tant de timides, leur audace eût été confondue ; et nous ne les aurions pas vus s'installer en maîtres de l'opinion au sein de notre société. Trop de catholiques ont jeté bas les armes, ou craint de s'en servir, ont abandonné la lutte, et ont fait la force de nos adversaires.

4o Muets sont ceux qui *se refusent à entrer* dans ce mouvement d'action, de pénétration catholique, tant recommandé par le Souverain Pontife, comme le moyen qui répond le mieux aux nécessités de l'heure présente et aux conditions sociales actuelles. Aujourd'hui, il ne suffit plus de faire face à l'ennemi, il faut prévenir l'attaque, c'est-à-dire en somme proclamer la vérité, la propager, recruter des adeptes à la cause du bien, susciter des apôtres, et par conséquent se faire apôtre soi-même.

* *

M. f., plus ou moins affligés tous de surdité et de mutisme spirituels, sachons imiter la conduite du sourd-muet de l'Evangile ou nous prêter comme lui à notre guérison. C'est à Jésus qu'on le présente; on parle, on intercède pour lui, on conjure le Sauveur de lui imposer les mains. Or, la foi vive et persévérante a un pouvoir irrésistible sur le cœur de Dieu. Vous avez lu les détails de cette guérison : autant de gestes, autant de leçons que cette séparation de la foule toujours bruyante et agitée, cette élévation du regard de Jésus vers le ciel, ce contact de sa main et de sa salive avec les organes privés de leur exercice naturel, ce soupir exhalé de la poitrine du Christ, cette parole qui produit ce qu'elle exprime, à savoir l'ouverture des oreilles, le déliement de la langue de l'infirme. De tout cela tirons notre instruction.

Prions pour nous bien connaître, et, du fond du cœur, demandons à Dieu de guérir la dissipation qui nous empêcherait d'entendre sa voix ; l'endurcissement qui nous rendrait rebelles à ses préceptes, indifférents à ses intérêts, insensibles à ses promesses ; le respect humain qui nous paralyserait la langue ; l'égoïsme qui nous laisserait inactifs en présence du bien et du mal. Daigne Dieu ouvrir nos sens spirituels, afin que nous le bénissions de bien faire toutes choses, lui qui fit entendre les sourds et parler les muets. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XLVIII

LES NOTES DE LA VÉRITABLE ÉGLISE

Mes frères,

Nous sommes parfaitement convaincus que le Sauveur a institué en ce monde une société visible et ordonnée pour assurer notre salut. Mais plusieurs associations prétendent remplir ce rôle, et se donnent comme représentant la Divinité. Une seule pourtant peut avoir un droit légitime à ce titre. Mais comment la reconnaître ? Nous la reconnaîtrons à quatre marques indiscutables, à quatre signes évidents qui garantissent son authenticité et qu'on nomme les quatre notes de la véritable Eglise. Ce sont : l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité.

I. — *Unité de l'Eglise*

1. Il est de toute évidence que l'Eglise qui vient réellement de Dieu ne doit avoir qu'une seule *doctrine*, un seul *gouvernement*, un seul *culte*.

En effet, elle est la gardienne de la vérité apportée au monde par le Christ ; mais cette vérité, par définition, est unique. Si donc il y avait des divergences dans les théories fondamentales enseignées par l'Eglise, une partie des fidèles serait peut-être dans la vérité, mais les autres nécessairement dans l'erreur. Dieu ne peut admettre cela, lui qui est la Vérité vivante, pas plus qu'il ne peut se prêter à ce qui serait la diffusion du mensonge. Il faudra donc qu'il assure à son Eglise une assistance spéciale qui la maintiendra, à ce point de vue, dans l'unité.

L'unité de gouvernement est tout aussi indispensable : sans elle il n'y aurait plus une seule société, mais plusieurs sociétés différentes qui deviendraient rapidement rivales. Leurs dissensions croissantes finiraient par former plusieurs Eglises opposées, ce qui serait tout à fait contraire non seulement à l'Ordre suprême réglé par le Seigneur, mais même au simple bon sens.

Et comme le culte est la manifestation extérieure de la foi qu'on a dans la doctrine, ainsi que de l'obéissance qui groupe les croyants sous une même autorité, il s'ensuit que l'unité du culte est nécessaire comme conclusion des deux précédentes. Le Christ, d'ailleurs, n'a-t-il pas prié son Père pour que tous ses enfants « soient unis comme Nous sommes Un », et n'a-t-il pas comparé l'assemblée future de ses disciples à un seul troupeau conduit par un seul Pasteur ?

2. Or cette unité où l'on doit reconnaître la véritable Société fondée par le Très-Haut se rencontre dans l'Eglise romaine, et uniquement dans celle-là. Seule, en effet, cette association religieuse possède une doctrine générale unique, dont nul ne peut s'écarter sans encourir la menace d'exclusion comme hérétique, et dont la garde est confiée au Pape, aux conciles, aux évêques, qui s'acquittent de ce devoir avec un soin jaloux. Seule, également, l'Eglise romaine jouit d'un gouvernement central qui la dirige tout entière, dans toutes les parties du monde, et dont les autres autorités religieuses locales sont dépendantes. Seule, enfin, elle impose dans tout l'univers les mêmes rites essentiels pour la messe, l'administration des sacrements et la prière publique. On ne saurait donc nier que la triple unité dont nous parlons se trouve dans l'Eglise romaine.

3. Il est aussi facile de se convaincre qu'elle manque dans les autres religions. Prenons, par exemple, ce qu'on appelle le protestantisme. Dès l'origine ses fondateurs ont été divisés par des controverses, et ces dissentiments se sont si bien multipliés avec le temps, que de nos jours on n'arrive presque pas à énumérer la multitude des sectes que l'on englobe, faute de mieux, sous le nom générique de protestantes, mais qui, en réalité, forment autant de confessions distinctes, opposées, parfois hostiles. — Là on ne retrouve pas non plus d'autorité unique, puisque la négation de cette autorité supérieure est précisément l'un des rares points sur lesquels s'accordent les divers protestants. Mais tandis que les uns reconnaissent des évêques, d'autres seulement des prêtres, il en est un bon nombre qui, fidèles à la logique de leurs principes, proclament l'indépendance absolue de chacun en matière de conscience. — On sait aussi quelle variété totale existe dans les cultes des différentes Eglises protestantes : chacune a ses cérémonies, comme ses formules propres de prière, qui ne se ressemblent nullement.

Une étude analogue nous conduirait au même ré-

sultat à propos des schismatiques orthodoxes, qui sont scindés en Eglises nationales, indépendantes les unes des autres, et évoluent, au point de vue de la doctrine comme à celui du rituel, dans les sens les plus divergents. Ce n'est pas là non plus qu'on trouve l'unité exigée par le Seigneur.

II. — *Sainteté de l'Eglise*

1. La sainteté n'est autre chose que cet ensemble de vertus, intellectuelles ou morales, grâce auxquelles un homme ou un groupement se sépare de l'erreur et du mal, afin de tendre vers Dieu, Vérité suprême et suprême Bien.

Cette simple définition implique pour la véritable Eglise du Christ, la nécessité d'être particulièrement sainte. Sa raison d'être est de continuer l'œuvre de Jésus, qui dès le principe fut essentiellement sainte, et de procurer la sanctification des âmes, ce à quoi elle ne saurait prétendre si elle ne possédait elle-même une sainteté suréminente. Comment imaginer, d'ailleurs, que Dieu ait établi un organisme destiné à relier l'humanité à l'Eternel, sans le doter de la condition primordiale sans laquelle, au lieu d'élever ses membres, il ne ferait que les bercer dans de trompeuses illusions de salut ? Par le fait même qu'elle participe à la mission du Christ, l'Eglise du Christ a un impérieux besoin de sainteté.

Est-ce à dire que toutes les personnes qui en font partie seront sanctifiées par le seul fait de leur inscription ? Non, sans doute. A ce prix, le salut serait trop facile. Il ne nécessiterait plus qu'un baptême, dès lors considéré comme une simple formalité ; il n'exigerait plus cet incessant effort de la pensée vers la Vérité et l'énergie vers la domination des instincts, qui sont indispensables à la sanctification. Mais du moment où tout effort personnel serait ainsi supprimé, il n'y aurait à peu près plus de mérite, et partant presque plus de droit à la récompense.

La sainteté de l'Eglise n'est pas seulement rituelle et extérieure comme dans l'Ancienne Loi. Elle est aussi intime et intérieure. Mais, en conséquence, les membres de l'Eglise, pris individuellement, n'y accèdent qu'à des degrés fort variables et quelquefois très inférieurs. La présence d'un certain nombre de pécheurs dans le sein d'une Eglise ne sera donc point, par elle-même, un obstacle à ce que la note de sainteté soit attribuée à cette association. C'est sur l'ensemble qu'il faudra juger. Et l'Eglise qui méritera d'être reconnue comme la sainte Eglise de Dieu sera celle que l'on verra incontestablement meilleure que les autres.

2. C'est bien le cas de l'Eglise romaine.

Elle possède d'abord une sainteté *théorique* qui lui vient de l'authenticité et de la pureté de la doctrine dont Dieu lui a confié le dépôt. Elle a encore une autre sainteté, que l'on pourrait appeler *pratique* et qui réside en ce que ses sacrements comme sa liturgie sont les canaux certains, divinement institués, par où la grâce sanctifiante se répand dans les âmes.

A cette double sainteté globale, elle ajoute la sainteté personnelle d'un grand nombre de ses membres. Que l'on cherche ailleurs une pareille multitude de héros, de confesseurs, de vierges, d'apôtres, de saints en un mot ! Et ce prodige, qui résulte d'une merveilleuse surélévation de la nature humaine, n'est pas spécial à une époque de ferveur plus ardente, par exemple celle des origines, ni à une région plus mystique, comme celles où les tempéraments sont plus exaltés. Elle se rencontre, avec les nuances inévitables, à travers tous les âges et sous toutes les latitudes. Les catholiques ont partout des héros d'abnégation et de pureté ; le XXe siècle n'est pas plus privé de martyrs que l'ère sanglante des Catacombes.

3. Ni les confessions protestantes, ni les sectes schismatiques ne sont en mesure de présenter des caractéristiques analogues. L'authenticité de la foi y est rendue impossible par le seul fait de leurs divergences de doctrine, puisqu'il ne saurait y avoir plusieurs vérités contradictoires. Les sacrements y sont supprimés, ou administrés tout au moins dans des conditions qui ne peuvent leur permettre de ressortir leurs pleins effets. Et quant à la somme de sainteté individuelle réalisée par l'ensemble de leurs fidèles, en dépit de certaines exceptions très belles, nous n'aurons pas la sévérité d'instituer ici une enquête, déjà faite d'ailleurs, et dont vous connaissez sans doute les conclusions.

Ce n'est que dans l'Eglise romaine, et nulle part ailleurs, que l'on remarque avec certitude cette sainteté sans laquelle une Eglise ne saurait venir du ciel.

III. — *Catholicité de l'Eglise*

1. L'expression *catholicité* dérive d'un mot grec qui signifie *universalité*. Elle indique par conséquent la qualité d'une association qui s'étend sur le monde entier. Quand elle s'applique à l'Eglise, elle comporte trois éléments principaux.

En premier lieu, un nombre considérable de fidèles. La diffusion de la société divine doit primer celle des organisations différentes, ce qui ne se produirait pas si elle ne réunissait autour d'elle qu'un petit nombre de membres épars. N'exagérons rien, cependant. Il ne saurait être requis que l'Eglise du Christ compte, à elle seule, plus de fidèles que toutes les autres réunies. Il est clair que la condition est atteinte dès que cette association arrive en tête de la liste par la multitude de ses adhérents.

Le second point est qu'une Eglise, pour être catholique, doit être répandue sur toute la surface du globe, et cela non point seulement d'une manière sporadique, mais d'une façon copieuse, substantielle et permanente.

Enfin, il est exigé un minimum de vitalité qui prouve que l'association en question fonctionne dans la réalité et représente autre chose que d'illusoires comptes rendus de journaux.

Ces trois conditions sont rendues nécessaires par le but même que le Christ a assigné à son Eglise : puisqu'il l'a établie afin de sanctifier les hommes, il faut, avant tout, qu'elle soit capable de les atteindre, et pas dans quelques régions isolées, mais dans leur généralité. C'est ce que Notre-Seigneur a bien souligné quand il a dit aux Apôtres : « Enseignez toutes les nations. »

2. Que l'Eglise romaine réalise ces trois conditions de la catholicité parfaite, ce ne saurait être mis en doute.

Elle existe en effet partout, et est partout identique à elle-même. Que l'on veuille bien se reporter aux revues religieuses qui relatent les mouvements de l'action catholique dans nos pays civilisés et dans les contrées missionnaires. Il sera facile de voir que l'Eglise est représentée partout, avec la même hiérarchie, avec les mêmes sacrements, avec les mêmes

méthodes essentielles, qui se diversifient seulement dans leurs nuances secondaires, selon les nécessités des temps et des lieux. On peut contrôler cette assertion par les documents que publient un certain nombre de sectes étrangères. Et, si on veut la reprendre dans le détail, point par point, on sera amené à conclure d'abord que notre Eglise compte beaucoup plus d'adhérents que n'importe quelle autre religion.

On verra ensuite que le chiffre de ses établissements est supérieur à tout autre, et qu'elle a pris pied même dans les régions les plus déshéritées. Tout cela est une simple affaire d'information et de statistiques : il ne peut y avoir, en pratique, d'argument matériel plus probant.

Quant à la vitalité de l'Eglise, là encore il suffit d'ouvrir les yeux pour la reconnaître, pour peu qu'on veuille bien juger sans parti pris. Elle va toujours en progressant, et on constate que les hostilités persécutrices qui parfois se manifestent, ne font que l'exalter, aujourd'hui comme au temps des Catacombes, ce qui est un résultat proprement providentiel.

3. Pourrons-nous en dire autant des Eglises dissidentes ? Elles n'ont pour elles ni le nombre des fidèles, ni l'extension universelle, ni une pareille dose de surnaturelle activité. Les schismatiques grecs, par exemple, sont cantonnés dans une étroite zone. Les protestants n'arrivent pas à concurrencer le catholicisme, même si on les prend d'une façon globale. A plus forte raison nous restent-ils inférieurs si l'on dissocie — comme on doit logiquement le faire — chacune de leurs sectes pour les analyser à part. Nulle part d'ailleurs, hors de chez nous, on ne décèle une intensité générale de vie spirituelle comparable à celle des catholiques romains.

Une fois de plus la cause est jugée, et jugée par le tribunal expérimental des faits.

III. — *Apostolicité de l'Eglise*

1. La dernière des notes qui permettent de discerner la véritable société fondée par le Christ est l'apostolicité. Elle n'est ni moins nécessaire, ni moins évidente que les trois précédentes. On peut la définir ainsi : une propriété de l'Eglise qui, par la succession légitime, publique et ininterrompue de ses Pasteurs, depuis les Apôtres, persiste dans l'identité de la doctrine, des sacrements et du gouvernement. Cela revient à dire, avant tout, qu'il ne suffit pas de rattacher d'une manière quelconque le groupe auquel on appartient à la tradition des premiers siècles. Ce serait très insuffisant, car cela n'empêcherait pas que cette tradition ne se modifie, au cours des âges, à un tel point qu'elle soit substantiellement transformée. La légitimité de la succession est exigée pour que cette succession soit réelle : ceux-là seuls, en effet, peuvent transmettre un pouvoir divin qui l'ont préalablement reçu eux-mêmes. La publicité est requise afin d'écarter jusqu'à l'apparence de la fraude. La continuité est indispensable, car une interruption dans la transmission de l'autorité qui vient d'En-haut rendrait impossible toute transmission ultérieure.

Voilà en ce qui concerne les Pasteurs ; mais il faut en outre que ces pasteurs eux-mêmes soient restés fidèles à leur charge en maintenant intact, dans son intégrité primitive, le triple dépôt de la doctrine chrétienne, des sacrements établis par Jésus, et de la hiérarchie décrétée par le Sauveur. De tout cela ils ne sont que de simples dépositaires et ils ne peuvent rien changer à cet ensemble, qui dépasse leur pouvoir puisqu'il émane de la Divinité.

Ces brèves explications suffisent à démontrer que la véritable Eglise du Christ doit être apostolique. En effet, l'Evangile et l'histoire s'accordent à nous affirmer que le Christ a remis la direction de son Eglise à ses apôtres, afin qu'ils continuent son œuvre après son Ascension. Les apôtres seuls avaient donc le droit de transmettre à leur tour l'autorité reçue, à ceux qui devaient, à leur tour, perpétuer leur ministère. Ceux-ci, l'heure venue, devaient agir de même à l'égard de leurs successeurs. Et ainsi de suite, de génération en génération. Tout gouvernement religieux émané d'une autre origine que celle-là, est mal fondé à se réclamer du nom du Christ.

2. L'Eglise romaine, sans conteste, peut revendiquer cette généalogie surnaturelle. La légitimité de la juridiction accordée par Notre-Seigneur à S. Pierre et aux autres apôtres résulte des textes mêmes de l'Evangile. La succession dans le gouvernement a passé de ceux-ci aux premiers pontifes qu'ils créèrent au vu et au su de toute la communauté chrétienne. Jamais, pas plus autrefois qu'aujourd'hui, la moindre clandestinité n'a pu jeter la suspicion dans la longue dynastie des évêques. Et la continuité de leur succession dans les différents pays est si bien établie qu'on peut affirmer qu'il n'est pas un évêque catholique qui, par son sacre, ne remonte aux apôtres. Parallèlement à cette perpétuité de l'administration, s'est maintenue l'identité de la foi, des sacrements, de la hiérarchie, comme l'histoire de l'Eglise le prouve à chaque page. Les développements de détail, les amplifications de cérémonies extérieures n'ont altéré en rien la substance de la doctrine. Notre Eglise est apostolique dans toute l'acception théologique du mot.

3. Les autres ? Force est bien de reconnaître qu'elles n'ont pas ce privilège. Nous pouvons citer le nom de chacun de leurs fondateurs, avec la date exacte à laquelle ils se sont séparés de Rome, rompant ainsi la chaîne apostolique. Et quant aux variations de leurs régimes, de leurs rites et surtout de leurs dogmes, elles sont trop multiples, et trop visibles, pour qu'il soit utile d'y insister.

* *

Durant tout le cours de cette instruction nous nous sommes appliqués à démontrer qu'une Eglise vraiment fondée par le Christ doit être reconnaissable à ces quatre notes de l'unité, de la sainteté, de la catholicité et de l'apostolicité. Prenant chacun de ces signes l'un après l'autre, nous avons prouvé que l'Eglise romaine les possède tous, et qu'elle est seule à les posséder, à l'exclusion de toute autre. M. f., le moment est venu de conclure, et la conclusion s'impose avec netteté d'elle-même : c'est que seule l'Eglise romaine est la véritable Eglise de Dieu. Chacun a donc le devoir de s'y inscrire, et, par suite, de lui obéir, de se conformer à ses dogmes comme à ses lois ; de l'aimer, à cause de son origine comme à cause du bien qu'elle fait aux âmes ; de se dévouer enfin pour la propager et la défendre, selon la volonté du Seigneur. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE PHILOMÈNE
(10 août)

SON HISTOIRE

Mes frères,

La vie de sainte Philomène et son histoire sont restées dans l'obscurité la plus profonde jusqu'au commencement du siècle dernier. La collection des actes de son martyre avait été brûlée sur la place publique par l'ordre du tyran qui gouvernait alors l'empire romain et qui voulait ainsi poursuivre sa victime jusqu'au delà de la mort. La connaissance que nous en avons nous vient donc uniquement de révélations particulières, mais révélations dignes de toute confiance, puisque le Saint-Siège, après un long et mûr examen, en a autorisé la publication.

Voici en quelques mots ce que ces précieuses révélations nous apprennent de la vie et de la mort de sainte Philomène.

* *

Son père avait été l'un de ces petits princes de la Grèce qui conservèrent leurs Etats sous le bon plaisir et la haute tutelle des empereurs romains. Il vivait sous Dioclétien et fut converti au christianisme par un médecin nommé Publius, aux prières duquel il se reconnaissait redevable de sa fille. L'enfant, en souvenir de la lumière de la foi chrétienne qu'elle avait reçue, fut appelée Philomène ou « fille de la lumière ». Dès sa plus tendre enfance elle montra un grand amour pour la vertu, principalement pour la pureté, pour l'angélique vertu, dont elle fit vœu dès l'âge de onze ans.

Quelque temps après, son père fut obligé de faire le voyage de Rome pour rentrer en grâce auprès de l'empereur Dioclétien qui voulait lui enlever ses Etats. Il partit avec sa femme et sa fille et obtint une audience de l'empereur. Dioclétien fut frappé et charmé de la beauté de Philomène, encore qu'elle eût à peine treize ans. Il était veuf de sainte Sirène, qu'il avait fait périr parce qu'elle était chrétienne. Il demanda la main de la jeune grecque, offrant la paix à ce prix. Les parents de Philomène accueillirent sa demande avec joie ; mais la jeune enfant, se souvenant de son vœu sacré, refusa constamment les offres de l'empereur, disant qu'elle avait donné à tout jamais son cœur et sa foi au Roi des rois, N.-S. Jésus-Christ. En vain son père se jeta à ses genoux, en la priant d'avoir pitié de lui et de sa patrie, et de considérer les biens dont elle se privait : « L'amour de mon Dieu et ma virginité vouée à Jésus-Christ, mon Sauveur, répondit l'admirable enfant, sont mes biens les plus chers. Ma patrie, c'est le ciel ! »

L'empereur essaya de la séduire par les promesses les plus brillantes et de l'effrayer par les menaces les plus terribles ; mais elle demeura inébranlable. Alors le tyran furieux la fit charger de chaînes, jeter dans un cachot où il lui laissa à peine un peu de pain et d'eau, et où tous les jours il venait la voir pour lui offrir, avec la liberté, l'empire du monde, et, si elle résiste, étaler à ses yeux tout l'appareil des derniers supplices. Mais la prière soutenait Philomène, et elle ne cessait de se recommander à Jésus et à sa très pure Mère.

Trente-sept jours s'étaient écoulés de la sorte, lorsque au milieu d'une clarté céleste je vis, raconte sainte Philomène elle-même, « je vis la Reine des anges portant son divin Fils dans ses bras : « Ma fille, me dit-elle, encore trois jours de prison, et après ce temps, tu sortiras de cet état pénible. » Ces premières paroles me remplirent d'une joie ineffable; mais quand Marie ajouta : « Tu seras exposée à des combats terribles et à des tourments plus affreux pour l'amour de mon Fils, » mon cœur se glaça d'épouvante et j'éprouvai toutes les angoisses de la mort. « Courage, me dit Marie, courage, fille qui m'es si chère par le nom que tu portes. On t'appelle *Lumina,* comme ton céleste Epoux s'appelle *Lumière;* courage donc, je t'aiderai. Ton ange qui fut aussi le mien sur la terre, Gabriel, dont le nom signifie *force de Dieu,* viendra à ton secours ; je te recommanderai à sa protection spéciale comme la plus chère de mes enfants. » Ces paroles de la Reine des Vierges, ajoute Philomène, me rendirent le courage. La vision disparut, en laissant ma prison remplie d'un parfum tout céleste. »

La prédiction ne tarda pas à se réaliser. Dioclétien, lassé de ne rien obtenir, résolut de recourir à la violence. Il fit attacher la jeune martyre à une colonne de son palais et battre avec tant de violence que son corps sanglant n'offrit plus qu'une plaie, et qu'on la reporta mourante dans son cachot. Pendant la nuit, deux anges apparurent, resplendissants de lumière, versèrent sur ses plaies un baume divin, et la rendirent plus brillante et plus belle encore qu'elle ne l'était auparavant.

Le lendemain, l'empereur la fait venir, et tout stupéfait de sa guérison, cherche à lui persuader que Jupiter, auteur de ce prodige, lui destinait évidemment le trône du monde. Mais loin de se laisser séduire par ses enivrantes promesses, Philomène lui donna des preuves si solides de la divinité de la foi chrétienne, que Dioclétien et ses courtisans furent réduits au silence. Outré de cette défaite, il ordonna qu'on lui attachât une ancre au cou et qu'on la précipitât dans les profondeurs du Tibre. Les anges vinrent encore une fois à son secours, et après avoir coupé la corde qui l'attachait à l'ancre, tandis que celle-ci tombait au fond des eaux, ils transportèrent doucement la sainte, à la vue d'un peuple immense, sur les bords du fleuve.

Ce prodige convertit un grand nombre de spectateurs ; mais Dioclétien, l'attribuant à quelque secret magique, la fit traîner à travers les rues de Rome et commanda ensuite à ses archers de la percer de traits. Le corps de Philomène en était tout hérissé ; son sang ruisselait de toutes parts ; épuisée, mourante, elle fut reportée encore une fois dans son cachot. Le ciel l'y honora d'une nouvelle grâce : elle entra dans un doux sommeil et à son réveil se trouva parfaitement guérie.

Dioclétien l'apprend. « Eh bien ! s'écrie-t-il alors dans un accès de rage, qu'on la perce encore une fois de dards aigus et qu'elle meure dans ce supplice ! » On s'empresse de lui obéir. Les archers bandent leurs arcs, rassemblent toutes leurs forces ; mais les flèches se refusent à partir. L'empereur était présent, il enrageait à ce spectacle ; il traitait Philomène de magicienne, et croyant que l'action du feu pourrait détruire l'enchantement, il ordonne de faire rougir les dards dans une fournaise, pour les diriger ensuite contre l'innocente victime. On exécute ses ordres ; mais ces dards enflammés, après avoir parcouru une partie de leur trajet vers la sainte, prenaient tout à coup la direction contraire, et revenaient frapper ceux qui les avaient lancés. Six des

archers en moururent, plusieurs se convertirent et le peuple se mit à pousser des cris d'admiration.

Le tyran, craignant quelque tumulte, se hâta d'en finir avec l'héroïque chrétienne en ordonnant qu'on lui tranchât la tête. Ainsi son âme s'envola au ciel, recevoir la palme du martyre. C'était le dixième jour du mois d'août, un vendredi, à trois heures du soir, c'est-à-dire à la même heure qui vit expirer son divin Maître.

* *

Vous ne m'eussiez point pardonné, m. f., d'interrompre par des réflexions ce drame saisissant du martyre de notre héroïne. Mais quel est celui d'entre vous qui ne s'écrierait au fond de son cœur : O fidèle et généreuse servante de Jésus-Christ ! N'est-ce pas elle qui pour mourir a souffert mille morts, et les morts les plus affreuses ? Où trouver en effet des supplices et plus longs et plus multipliés et plus horribles ? Où Dieu s'est-il jamais montré plus admirable, *mirabilis Deus in sanctis suis ?* Si, comme le dit Tertullien, le martyr ne reçoit aucune blessure qu'il ne couvre par une couronne, s'il ne verse pas une goutte de sang qui ne soit un nouveau fleuron, s'il remporte plus de victoires qu'il ne livre de combats, qui peut dire la gloire dont sainte Philomène brille au milieu de la blanche légion des martyrs ? Et si les martyrs occupent le premier rang parmi les saints, si sainte Philomène occupe l'un des premiers rangs parmi les martyrs, quelle voix au ciel et sur la terre pourrait dignement célébrer ses louanges ?

M. b. c. f., admirez sainte Philomène, aimez-la, invoquez-la, donnez son nom à vos enfants, mettez-vous avec une confiance sans bornes sous sa puissante protection. Mais, par dessus tout, imitez les vertus dont elle est parmi nous un si admirable modèle : sa foi vive, son ardente charité, sa pureté angélique qui lui fit préférer tous les tourments à l'éclat du trône et aux délices de la cour. A son exemple, apprenons la vanité des choses de ce monde, comprenons la vérité de cette parole du Sauveur : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers s'il vient à perdre son âme ? » et pour le salut de notre âme, ne reculons devant aucun sacrifice, dussions-nous, comme elle, faire le sacrifice de tout ce que nous avons de plus cher, nos biens, notre patrie, nos amis, nos parents, notre vie même.

Ainsi, l'ayant imitée sur la terre, nous aurons part un jour à sa récompense dans l'éternité. *Fiat ! Fiat !*

POUR UNE FETE PATRONALE

CETTE FÊTE DOIT ÊTRE UN PÈLERINAGE

Mes frères,

Vous célébrez aujourd'hui votre fête patronale, et vous y avez convié vos parents et vos amis. Aux uns et aux autres je veux indiquer la manière de la bien célébrer : c'est de faire, en ce jour, ce que vous faites lorsque vous vous rendez en pèlerinage en quelque sanctuaire de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge ou d'un Saint ; car une fête patronale n'est pas autre chose qu'un pèlerinage organisé en l'honneur du saint Patron de la paroisse.

I

Durant les trois premiers siècles chrétiens, il n'y avait pas d'églises. Obligés de se cacher à cause des persécutions, les fidèles se réunissaient, pour les offices, dans des maisons particulières ou dans des lieux souterrains appelés catacombes.

Quand, en 312, Constantin eut accordé la liberté à l'Eglise, celle-ci se mit à construire des maisons de prière, des églises et des basiliques, afin d'y offrir le saint sacrifice et d'y déployer les splendeurs de sa liturgie. Or, ces basiliques et ces églises, elle les construisit de préférence sur les tombeaux des martyrs. Les corps de ces martyrs, elle les avait recueillis avec soin, elle les avait parfois rachetés aux bourreaux à prix d'or, afin de leur donner une sépulture honorable et de pouvoir prier auprès d'eux. Dieu, du reste, avait plus d'une fois encouragé ce culte des saintes reliques, en révélant l'endroit où elles avaient été jetées par les persécuteurs, comme il le fit, par exemple, pour le corps de S. Etienne premier martyr et pour celui de S. Sébastien. Plus d'une fois aussi il avait permis que des guérisons se produisissent au contact ou en présence de ces saintes reliques, en faveur de ceux qui venaient les vénérer et prier le martyr à qui elles avaient appartenu. Nous ne devons pas nous en étonner. Est-ce que dans l'Evangile nous ne lisons pas qu'une femme malade depuis douze ans cherchait à s'approcher de Jésus en disant : « Si seulement je pouvais toucher le bord de son manteau, je serais guérie ! » Ce qui arriva en effet. Est-ce que S. Luc ne raconte pas, dans les Actes des Apôtres, que l'ombre seule de S. Pierre suffisait pour guérir les malades sur qui elle passait? (v, 15) ; que les linges de S. Paul guérissaient les malades et chassaient les démons ? (xix, 12). Pourquoi les objets ayant appartenu aux autres saints, pourquoi surtout les membres des martyrs, brisés, torturés pour la foi de Jésus-Christ, n'auraient-ils pas eu la même vertu ?

Les premiers chrétiens bâtissaient donc leurs églises sur les tombeaux des saints, et ces tombeaux et ces églises devenaient bien vite un but de pieux pèlerinage où l'on venait prier de très loin, comme on va encore aujourd'hui prier sur les tombeaux de S. Pierre et de S. Paul à Rome, de S. Jacques à Compostelle et, plus près de nous, sur ceux de sainte Thérèse à Lisieux, de sainte Bernadette à Nevers, de S. Pierre Fourier à Mattaincourt et de bien d'autres.

II

Mais, avec le temps, les églises et les paroisses se multiplièrent et il ne fut plus possible de les bâtir toutes sur le tombeau d'un saint. Néanmoins, voulant d'une certaine manière demeurer fidèle à cet usage, l'autorité religieuse prescrivit que chaque église nouvelle serait dédiée à un saint, et que dans cette église des saintes reliques devraient être enfermées dans le tombeau de chaque autel sur lequel serait offert le saint sacrifice, afin que le sang de Notre-Seigneur continuât de couler, si je puis ainsi dire, sur les ossements des saints qui ont eux-mêmes versé leur sang pour lui. Et ces nouvelles églises dédiées à un saint, enrichies des reliques des saints, devinrent à leur tour un but de pieux pèlerinage pour les populations de la région. Chaque année, spécialement au jour de sa fête, elles accouraient pour honorer le saint Patron, le prier, lui confier leurs intérêts et avoir part à ses faveurs. Les habitants de l'endroit y invitaient leurs parents et leurs connaissances; tous ensemble étaient heureux d'assister aux offices et aux cérémonies de la jour-